



Michel Deguy est poète et philosophe. Professeur émérite de lettres à l'université Paris VIII - Vincennes Saint-Denis, il préside de 1989 à 1992 le Collège international de philosophie et, de 1992 à 1998, la Maison des écrivains. Michel Deguy est en outre rédacteur en chef de la revue *Poésie*, qu'il a créée en 1977, dans laquelle ont été publiés les poèmes de Francis Affergan.

Philosophie et poésie de Francis Affergan

Michel Deguy,
université Vincennes Saint-Denis

Pour Francis Affergan

Ce texte est un extrait de la communication faite à l'occasion du colloque Penser l'exotisme, l'altérité et la pluralité des mondes (11 et 12 mai 2015). Entre ces deux moments, le liminaire et le clausulaire, de son intervention, Michel Deguy a disposé en regard, quasi en parallèle, certains aspects de sa théorie du culturel et certaines interrogations de l'anthropologue critique sur les cultures. Le côté lacunaire et non systématique de cette rencontre en appositions hasardées l'a amené à décider, faute du temps de réécriture nécessaire, de reporter cette entrevue à une publication ultérieure.

Francis, par où prendre l'honneur que vous me faites de me compter parmi vos colloquants, moi qui ne suis pas anthropologue et dont le « terrain » a plutôt été la terre, et survolée, même si d'un regard philosophique et poétique, stupéfait, amoureux et terrifié. Il y a quelque temps, je veux dire pas très loin d'un demi-siècle, vous avez été mon élève. Je ne dis pas mon étudiant puisque c'était au lycée, en classe de philosophie. Avant ma propre mutation en littéraire à l'université. Où vous nous avez rejoints, mais dans une « discipline » de cousinage un peu éloigné...

Vous mettez assez en question dans vos livres la « discipline » académique pour que je n'y entende ici que son sens en Gaffiot, c'est-à-dire chez César : « *in disciplinam conveniunt, in disciplina permanent* », « ils s'assemblent pour apprendre, ils demeurent dans l'étude ».

Votre fidélité à votre vieux professeur devenu ami au cours des décennies, dans une réciprocité à la fois discontinue et fidèle, assez rare pour être remarquable dans la vie qui sépare plus qu'elle ne rapproche, fait que je me retrouve ici avec vous et vos collègues amis, associé, confiné par la philosophie et la poésie. Ce n'est pas en effet dans le labeur d'anthropologue, d'ethnologue ou de sociologue que nous voisinons, mais dans le recul philosophant — et l'accompagnement poétique — puisque la vie accompagne la poésie plutôt que l'inverse. Donc plutôt par mes questions à leur égard — dont je vais vous faire entendre quelques-unes, attachées à votre *Moment critique de l'anthropologie* (2012) et à votre *Souffle accouru* (2015).

Le *moment est critique*, dans tous les sens de l'expression, et c'est sans doute la conscience aiguë de cette phase de mutation où nous en sommes aujourd'hui, littéralement postmoderne — puisque la mutation régnante repousse le *Moderne* si loin en arrière (comme ce qu'on appelle encore l'ART le manifeste clairement) qu'il est impossible de ne pas parler de « postmodernité » —, qui commande ce régime *critique* de nos questions *anthropologiques* au sens le plus littéral, et celui de nos poèmes, dans la mesure où c'est celui de la *poétique*, qui met en question la poésie en attendant le poème, dont il est question aujourd'hui. Peut-être est-ce l'anxiété éco-logique dans le sens le plus extensif et intensif possible, où le langage s'insinue dans vos pages, qui rapproche ces deux régimes *et* me justifie à répondre à votre invitation d'ami. Vos poèmes voisinent, confinent, bien distincts, bien secrètement apparentés, avec vos ouvrages de sciences humaines, et c'est ce que cette alliance, parfois alliage, secrète, soulève d'intense problématique, qui me permet d'apporter un faible éclairage latéral à nos discussions.

Comment faire pour saluer ici l'inlassable lecteur d'un siècle et demi de travaux anthropologiques dans l'immense bibliothèque sociologique, ethnologique, mais aussi *philosophique*... et celle des philosophies récentes qui sustentent et suspendent l'anthropologie générale, lui dérobant son sol comme Atlas à Antée, et comme fait le transcendantal avec l'empirique.

Je ne peux certes pas disputer au sujet de telle enquête ou tel résultat « positif » de vos travaux — et pour cause. Je l'ai dit : la difficulté de prendre une vue d'ensemble, ou, disons, une lecture passable, de votre « travail » (comme on dit) redouble — ou plutôt se dédouble, en strabisme divergent puisque le corpus se dilate, se déforme, jusqu'à composer avec le corps du poème. Qu'est-ce que le corps du poème a à faire avec le corpus universitaire d'une critique de l'anthropologie ? Le double corps d'un auteur Affergan nous jetterait dans le trouble d'une homonymie ? La disjonction est forte. Les deux écritures (« écriturations ») se doublent, mais leur hiatus est tel que leur dialogue, leur « réciprocité de preuves » (Mallarmé), ou échange symbolique (?), disloque ici mon exposé. (J'y reviendrai pour finir.)

Mon salut ne peut être qu'un salut, un *toast* eût dit Mallarmé, fait de quelques notes, elles-mêmes disjointes, pareilles à des apartés griffonnés çà et là dans vos marges ; et, de plus, triées sévèrement pour la brièveté d'un hommage. J'ai donc accroché au flanc de tel ou tel de vos développements — et, bien sûr, non systématiquement, mais au gré de mes préoccupations proches et récurrentes — quelques questions, aux fins de participer à l'esprit de recherche ouverte, radicale, ébranlante, de ce que Jeanne Delhomme appelait « la pensée interrogative ». Je viens en intellectuel à qui rien de ce qui est intelligible ne devrait rester étranger — prétention qui ne fournit elle-même qu'une faible excuse à la paucité de mes remarques. L'anthropologie pense ; la poésie pense — quand bien même cet énoncé n'est pas de facture heideggérienne —, c'est de penser-avec qu'il s'agit bien ici.

Je ne suis pas parvenu à relier (rapprocher, articuler) votre écriture d'anthropologue critique à votre opération poétique. Et cela me soucie. J'eusse aimé proposer une tentative de lecture. C'est difficile (et infaisable dans la

circonstance) et d'abord parce que le poème est difficile. Scellé sur lui, il recèle son dit. Obscur, et comme tout poème et comme écriture poétique moderne aggravant la complexité.

Le titre que vous aviez d'abord choisi, *Émarger/nuit*¹, est équivoque/multivoque : est-ce une parataxe apposant un infinitif (émarger) et un nom commun dans le rôle soit de complément transitif soit de notation adverbiale temporelle (la nuit). Est-ce une locution (classique en français) où un infinitif est sujet d'un indicatif (comme sur nos paquets de cigarettes où « Fumer tue ») ; ... est-ce que le fait d'émarger est nuisible ? La glose en serait interminable puisqu'*émarger* (rentrant dans son étymologie) peut signifier soustraire *en marge* ou *les marges*, ou les remplir (sans parler d'une acception vulgaire : « un prélèvement financier fait du tort »...).

Ni description, ni définition, le poème tresse, fait une vannerie de ces deux ; tisse ou maille des syntagmes (eux-mêmes arbitrairement déponctués, solubles)... qui pourraient passer, celui-ci pour descriptif, celui-là pour définitionnel (axiomatique), *logion*. Comme si une particularité accouchait immédiatement de sa généralité. *Surimpression* et *montage*, ces deux techniques modernes sont comme sur-concentrées et sur-condensées dans l'accélération postmoderne. Vannerie d'isotopies dont les unes sont paraphrasables comme si elles décrivaient, moins (d'ailleurs) un visible-donné (ou paysage) qu'une « image » ou une peinture, une picturalité (ekphrasée) de tel paysage ; et d'autres, des sentences d'art poétique, en art de vivre (ou inversement), shiftées d'un JE qui en réfère à Francis Affergan ou fait parler le « poète » (*un poète*) (Affergan, 2015. 152, 187) qui construit le livre des poèmes²... ?

Le poème postmoderne ne se refuse rien.

La construction est tantôt paratactique tantôt logique, en « si p — alors q » (*ibid* : 56).

Tantôt l'exergue ou épigraphe — ou épitaphe ? — repris dans le poème, l'éclaire (*ibid* : 53). Certains sont audibles dès la récitation.

Des lexiques spécialisés enrichissent la langue. Des néologismes y contribuent — parfois même en quasi-calembour comme quand (*ibid* : 53) nous lisons « s'amble »... Souvent par des syntagmes à la Du Bartas (*ibid* : 52, « couleur-foudre »), où l'asyndète fraye une singularité.

Le plus souvent possible, le bel alentissement d'un vocable (tel « recrudescence », *ibid* : 122), alentissement d'un mot se faisant chose (et non pas « image » ou illustration) fait à l'auditeur-locuteur natif (filial) (« Ouï-Dire ») jouir du parler de sa langue — ce qui est le but.

¹ Le recueil fut d'abord intitulé *Émarger/nuit*, avant de paraître sous le titre *Souffle accouru*, (2015).

² « Je bâtis ma demeure », disait Edmond Jabès.

Références bibliographiques

Affergan F.,

2012, *LeMoment critique de l'anthropologie*, Paris, Hermann.

2015, *Souffle accouru*, Paris, Belin.

Illustration

Page : 154

Jean Degottex, Écriture-déchirure (19.04.65)

Peinture sur papier marouflé sur toile 42 x 29,5 cm

© Galerie Berthet-Aittouarès